

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures du soir: 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339

Impreso en los Talleres de El Solero

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros.

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

RÉDACTEUR: J. Lamy.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour : \$ 0 01
N° ancien : \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Questions françaises

POUR LES MÈRES

Quand un papa meurt on enfante les carreaux qui composent le conclave jusqu'à ce qu'ils aient élu le nouveau pape. N'avez-vous jamais pensé qu'on devrait user de ce moyen de contrainte à l'égard des législateurs? Non point pour les obliger à élire le plus infatigable d'entre eux. Jusqu'à présent ils n'ont point eu besoin de plusieurs journées pour s'accorder de cette fonction. Mais ne pourrait-on leur dire: Voici quelques lois nécessaires que l'état de nos mœurs sollicite depuis longtemps. Vous n'avez point obéi encore. Et ce sont pourtant des réformes qui échappent aux luttes des partis et qui feraient honneur à tous. Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne les ayez votées. Ce serait quelque chose comme le paiement des kystes appliqué à la politique. On le faisait appliqué huit jours sur la tête. On le faisait au bout de ce temps et le plus souvent on découvrait le membre guéri. On laissait nos faiseurs de lois bien à l'abri du contact de l'air ambiant porteur du microbe pathogène de la publicité. Et au bout de la semaine en leur demandant de justifier leurs travaux. La France portée à l'indolence, leur donnerait la clé des champs si quelque homme lui humaine était le résultat de cette éducation disciplinaire.

On aurait volontiers recouru à une telle méthode — qui, scientifique en chirurgie, deviendrait d'un déplorable empirisme en politique — quand on se trouve en présence d'un projet de loi réformé, très étudié, et qu'on sait très bien destiné à punir lamentablement dans les fameux cartons et à tomber en calvitie. En voici un, par exemple, qui, je pense, ne trouve, au moins dans son idée essentielle, aucun adversaire. Trois députés, MM. Constant Dulac, Henri de Lacaze et de l'abbaye, proposent de créer dans chaque arrondissement un hospice destiné à recevoir les femmes enceintes et les enfants abandonnés. Autour de cet asile de la maternité on organiserait un réseau de protection des enfants et des mères. Ces crèches étendraient à tout le territoire le système qui fonctionnait avec tous ses organes à Paris et dans quelques rares cités et avec ses organes les plus essentiels dans les grandes villes.

En réalité cette assistance de l'enfant s'étendait à toutes les époques de sa formation est l'œuvre de la convention. Tant il est vrai que tous les progrès qu'avait peiné nos essayons de faire sortir de l'esprit public et d'une conception du droit humain qui semble nouvelle, avaient été prévus par la prodigieuse assemblée.

La proposition de M. Dulac et de ses collègues se justifie d'elle-même. La protection de la mère est le commencement nécessaire de la protection de l'enfant. La mère qui la reçoit est le premier adversaire de l'État qui porte avec lui le sort de la race. Si la société indifférente ne trouve pas dans la pitié une raison suffisante pour lui tendre la main, elle doit au moins consulter son intérêt le plus borné, le plus étroit, quelle d'ombre les siens, qu'elle fasse l'appel de ses vivants, quelle compte ses soldats. Autant dire aujourd'hui que France a une son déficit de vies et dépose son bilan. Ses années n'ont plus de bénéfices. Elle s'en va. Elle peut fixer d'un instant à l'autre le terme de sa fin. Ce n'est plus le temps où les hécatombes des champs de bataille étaient réparées par une surabondance d'hommes.

On a dit très justement que chaque jour compte pour nous une défaite. Il faut attribuer cette décadence non seulement au nombre insuffisant des naissances, mais à la grande mortalité des enfants, aux avortements, aux crimes contre les nouveau-nés.

Les remèdes qu'on propose contre le premier de ces maux, l'insuffisance des naissances sont du ressort de la philosophie sociale et de la morale, c'est-à-dire d'une détermination fort difficile. En revanche, on est en l'un peut-être parfaitement armé contre les crimes et les maux qui détruisent les nouveau-nés. C'est ici que la prévention

doit produire les résultats les plus certains. Prévention morale qui fait de la maternité l'habilitation de la femme.

Prévention matérielle qui secour discrètement et offre à la mère l'appui nécessaire et les soins efficaces. Il y a cinquante mille enfants morts par an. Dans ce nombre combien y a-t-il d'infanticides? C'est le plus grand nombre, dit M. Dulac.

Et parmi les infanticides combien dus à l'épouvante de la misère?

Le projet d'assistance maternelle qui vient d'être déposé devant le Sénat est une disposition tendant au rétablissement des choses. C'est une invention qui ne fut pas un progrès. La Révolution avait mis les petits abandonnés à la charge de la nation. On les recevait à l'hospice, sur la simple présentation du bulletin de naissance. L'Empire trouvant la charge trop lourde imagina des mesures propres à réduire le nombre des enfants trouvés. En même temps qu'il créa le tour il présenta qu'à l'âge de 12 ans tous les enfants trouvés ainsi recueillis seraient mis à la disposition du ministre de la marine.

Le tour qui encourageait l'abandon total et anonyme était donc un moyen de recrutement. On y a recouru, pour un système moins barbare et qui offre autant de sauvegarde et de discrétion. Il a de plus l'avantage de mettre la mère en contact avec le bureau de secours. Elle y trouve le réconfort moral, la certitude de n'être jamais oubliée et se décide souvent à garder son cher petit être.

Prévenir l'abandon est devenu le principe essentiel de cette assistance. Il suppose lui-même l'indignité de cette idée que personne ne peut remplacer la mère. Autant dire que la mère, c'est... la mère.

Le commerce extérieur de la France en 1899

COMMERCE SPÉCIAL (MARCHANDISES) — RÉSULTATS PROVISOIRES — (17)

Exportations. — Dans l'augmentation de 18.190.000 francs affectée aux objets d'alimentation, les vins figurent pour 23.531.000 francs. Ce résultat est en concordance avec l'observation que nous avons faite plus haut au sujet du rendement de la dernière récolte en France. Viennent ensuite, dans l'ordre d'importance, les sucres bruts indigènes (+ 7.511.000 francs), les poissons de mer (+ 7.014.000 francs), les viandes fraîches, salées ou autrement conservées (+ 5.317.000 francs), les œufs de volaille et de gibier (+ 5.016.000 francs), les légumes verts, salés ou confits (+ 2.065.000 francs). Les diminutions qui se sont produites incombent surtout aux sucres raffinés et végétaux (+ 3.019.000 francs), aux truffes fraîches, mûries ou séchées (+ 1.083.000 francs), à l'huile d'olive (+ 1.070.000 francs).

En ce qui concerne les matières nécessaires à l'industrie, les moins-values ont affecté surtout les soies et bonneterie de soie (+ 30.311.000 francs), les laines (+ 25.417.000 francs), les peaux et pelleteries (+ 18.051.000 francs), le coton en laine (+ 8.083.000 francs), les boutons de graine oléagineux (+ 3.113.000 francs), le lin tillé (+ 1.782.000 francs). Par contre, on relève des augmentations pour les plumes de plume (+ 12.625.000 francs), le cuir (+ 11.359.000 francs), les fontes, fers et aciers (+ 6.968.000 francs), les bois à construire (+ 1.570.000 francs), les grains à semer (+ 1.115.000 francs). Ainsi que nous avons eu occasion de le signaler dans la *Bulletin* du mois de juillet, les articles en diminution appartiennent généralement à la catégorie de ceux qui, après avoir été achetés en franchise à l'importation, sont reexpédiés à l'étranger et aliennent les opérations désignées sous le nom de transit déguisé. Les articles en augmentation sont, au contraire, pour la plupart, d'origine nationale.

Quant aux produits fabriqués, ils accusent au 30 juin dernier un accroissement de 76.018.000 francs, qui passait à 96.031.000 francs au 30 septembre et à 101.157.000 francs à la fin d'octobre. Mais, à partir de mois de novembre, la progression cesse et l'année se clôture avec une augmentation de 26.381.000 francs, inférieure de 65,3 pour cent à celle du premier semestre. En ne tenant pas compte des colis postaux qui à eux seuls sont en accroissement de 29.319.000 francs, on se trouve en présence d'une diminution de 3.158.000 francs. Cette diminution paraît devoir être attribuée à un ralentissement dans les achats des États-Unis sur nos marchés, les exportations à destination de pays ayant baissé de plus de 36 millions de francs pendant le deuxième semestre de 1899.

Les articles pour lesquels cette situation a été surtout défavorable sont les tissus de laine (+ 32.214.000 francs), les tissus de soie de laine (+ 22.067.000 francs), les extraits de bois de teinture (+ 1.166.000 francs), les soies (+ 1.132.000 francs), les fils de lin ou de chanvre (+ 1.195.000 francs), les pièces de lingerie conues (+ 1.111.000 francs). Par contre, grand nombre d'autres articles ont permis de réaliser des plus-values notables. Nous mentionnerons les outils et ouvrages en métaux (+ 20.899.000 francs), les tissus de coton (+ 13.118.000 francs), les machines et mécaniques (+ 10.131.000 francs), les verres et cristaux (+ 1.630.000 francs), les confections pour femmes (+ 1.181.000 francs), la carrosserie (+ 1.073.000 francs).

DE THESSALIE EN ÉPIRE

A Patras, je laissai mes Anglais et pris un petit steamer qui, en une heure, me déposa de l'autre côté du golfe à Kionéri. De Kionéri par le chemin de fer qui doit aller jusqu'à Arta et qui s'arrête pour le moment au tiers du chemin, à Agrinion.

Dans le court trajet de Kionéri à Agrinion, nouvelle évocation héroïque après avoir rompu une demi-heure environ, le train s'arrête à une gare intermédiaire sur les bords de laquelle vous lisez: *Missolonghi*.

C'est la gare, durant la guerre de l'Indépendance, les Grecs soutinrent à deux reprises l'assaut des Turcs; une première fois en 1822, les derniers d'eux reculer devant la pugnacité des hommes qui défendaient cette petite ville; une seconde fois, en 1825, je crois, *Missolonghi*, avec une garnison de 6.000 hommes, arrêta durant plusieurs mois l'effort de 30.000 Turcs commandés par deux capitaines fameux, et ses défenseurs affamés, mais non vaincus, se firent sauter avec la ville qui ne leur rendit pas.

Dans le petit cimetière de la ville, qui l'on voit de la gare, s'élèvent trois monuments, souvenirs de cette époque tragique: le tertre grec, sous lequel reposent les défenseurs inconnus; la tombe de Marco Botzaris, un des héros de la guerre de l'Indépendance, et la statue de lord Byron, le grand poète anglais, qui s'était enfoncé dans la ville assiégée et qui y mourut, épuisé par les privations et par la fièvre contractée dans ce pays malsain.

Notre arrivée à Agrinion, qui se fit à 8 heures du soir, vint d'être retardée. Il faut vers dire d'abord que, dans cette partie de la Grèce, les hôtels sont chose inconnue et que l'on n'y peut voyager qu'après s'être muni de lettres d'introduction auprès de quelques habitants notables qui se font un devoir, sur leur lecture, de vous offrir une hospitalité véritablement écossaise.

Préven, j'avais donc télégraphié à Patras notre arrivée à *Kyrie* (monseigneur) Balbas Triandaphyllides, un notable d'Agrinion pour qui j'avais une lettre.

Nous arrivons, le train stoppe, je me penche à la portière et quelle n'est pas ma surprise en voyant sur le quai un groupe d'environ deux cents personnes, du centre duquel émergeaient les drapeaux grec et français, et à un signal de la personne qui était en tête de ce groupe, M. Balbas lui-même, — une immense clameur de *Zilo i Gallini* Vive la France! éclate.

Je me demandai tout naturellement d'abord si le train n'amenait pas, à mon insu, quelque député français désireux, par exem-

ple, de voir par lui-même les affaires grecques, avant d'en discuter en la Chambre française. Point du tout: c'était bien à moi que s'adressait la clameur; je fusais mon petit *kyrie* Balbas avait tenu à honneur de me mener cette triomphe de réception dont j'étais assurément indigne.

Je saluai, ému aux larmes, et répondis par un *Zilo i Ellas!* (Vive la Grèce!) certainement moins vibrant qu'il n'était sincère. A ce moment, mon compagnon américain parut aussi à la portière; je ne sais pourquoi, peut-être à cause de ses cheveux très blancs, on le prit pour un Italien et un formidable *Zito i Italia!* salua son apparition.

Sur quoi on nous arracha nos valises, on nous descendit du wagon, on nous grimpa sur des épaules robustes de l'Albanie et, dans cet appareil inusité pour moi, aux accents de la *Marxistika* entonnée par notre cortège, nous traversâmes la grande rue d'Agrinion et fumes enfin déposés devant le seul hôtel d'Agrinion de *Kyrie* Balbas.

Nous montâmes au premier, où les cris de la foule — ils étaient alors au moins cinq cents — nous obligèrent de paraître à la fenêtre. A l'ordre, mon compagnon et moi faisons un discours, lui en anglais, moi en français; nous ne sommes pas compris, mais nous nous sommes plus acclamés; d'un bas au balcon, trois, dix, cent, répondent que nous applaudissons aussi de confiance et, enfin, épuisés d'émotion, nous tombons dans les bras de ceux qui nous ont si chaleureusement accueillis.

C'est la première fois — et probablement la dernière — qu'il m'a été donné de goûter les joies triomphales; réellement la chose a du bon et je m'explique désormais très bien que tant de gens en soient amoureux en France qui n'ont pas plus de droits que je n'y en avais moi-même à Agrinion.

Kyrie Balbas m'en voudrait si j'osais plus longtemps sur les mille attentions charmantes qu'il eût pour moi; je passerai donc, quelque desir que j'aie de lui témoigner personnellement la grande reconnaissance d'un Français qui attribue à sa seule qualité de Français la réception dont il fut l'objet et nullement à lui-même bien entendu.

Le lendemain, d'après l'usage, vint se ranger devant notre porte une de ces calèches antiques comme on en retrouve dans tout l'Orient, recevant de l'extérieur des familles et des victuailles qui conduisent à la mairie et à l'église plusieurs générations de l'Occident.

Deux chevaux nerveux nous emportèrent au galop aux ovations populaires, à nouveau saluées, et, après leur heure de cabotage, d'embourgeoisement, et d'orage tropical, nous déposèrent vers le milieu de l'après-midi, devant la porte de *Kyrie* Stancos, docteur de Karvassera.

Nous trouvons chez le docteur la même hospitalité touchante, sans les manifestations toutefois, car Karvassera est une ville toute militaire où plus de huit mille hommes sont réunis à ce jour.

Après une nuit passée à Karvassera, où l'artillerie militaire, en la personne de M. le capitaine d'artillerie Botzaris, petit fils du fameux héros, réquisitionne nos chevaux, mais nous en procure amplement d'autres, nous partons pour Arta, où nous sommes arrivés hier soir, sans perturbation remarquable, mais par une route bâtie d'une de ces têtes de long du golfe d'Ambracie et qui laisse bien, bien loin derrière elle, comme pittoresque, la grande Corniche de Néa.

L. M. Baudouin.

BISHAROV AU SALON DE PARIS

Il y a souvent, à l'époque de l'ouverture du Salon de Paris, des incidents drôles dont les peintres ou les sculpteurs sont les héros ou les victimes. Nous avons eu cette année, au Salon des Champs-Élysées, l'incident Veber.

Jean Veber est un peintre à la tournure d'esprit philosophique, d'observation parfois aguçée et pleine d'ironie. S'il exécute un

viens donc, mon garçon, quand venant ici tu as fait une démarche intéressée?

— Distinguez, mon oncle, j'ai toujours pensé qu'il y avait trois sortes d'hommes. Les uns, ayant une médiocre fortune, arrivent facilement à jouir de ce qu'ils possèdent; mais, par une méprise fatale, ils se persuadent que s'ils donnaient leur avoir, ils donneraient leur puissance; ils ne se doutent pas qu'ils la diminueront de moitié.

— Il en est d'autres qui n'ont rien, comme votre serviteur, et qui ont pris le parti de jouir de ce qu'ils ne possèdent pas. N'est-on pas dit que vous n'avez rien de plus à offrir de plaisir à cultiver le jardin de Mme de Rins que s'il m'appartenait, et j'imagine souvent qu'il est à moi.

Elle ne l'en veut pas de l'appropriation ainsi son bien! Au fait, je me suis laissé dire que vous vivez, elle et toi, dans une grande amitié.

— Je connais intimement, fit M. de la Farle, un neveu de la comtesse, le baron Viette, avec qui je chasse quelquefois.

— Je t'en doutais, dit en ricanant M. Trayaz.

Il ne s'agit pas de ce brocard, c'est à Silvere qu'il en avait, et retrouvant sa monnaie, comme c'était sa coutume quand il méditait une impertinence.

— Le baron Viette m'a assuré que la comtesse avait bon cœur, qu'elle était douce et indulgente pour tout son monde.

— Entendez-vous par son monde? demanda Silvere.

— Eh! cela s'entend de soi: je veux dire que la comtesse est pleine de condescendance pour tous ceux qui la servent.

portait, le plus souvent il n'hésite pas à se transporter chez le personnage qu'il veut représenter et il le montre dans son milieu, dans son cabinet de travail, dans le piteux, que de sa vie.

Or donc, voici l'incident de son tableau du salon des Champs-Élysées et qui fera que sa toile sera certainement, de toute l'exposition, celle qui le plus attirera l'attention du public.

M. Veber a envoyé cette année, pour le salon, un tableau exécuté d'une façon tout à fait magistrale, et dont le sujet, à première vue, semble assez ordinaire. Il s'agit d'une boutique de boucher avec des viandes suspendues à des crocs, on étalées sur la table. Le boucher lui-même trône au milieu de sa marchandise.

Si on ne se contente pas d'un coup d'œil jeté sur le tableau, on s'aperçoit vite que la boutique, la viande exposée, le boucher composent un symbole. Le chair étalée, c'est de la viande humaine et le boucher c'est Bismarck lui-même.

C'est une protestation tranquille et vigoureuse contre les théories d'hommes, contre la boucherie humaine, protestation qui bien des peintres ont déjà élevée sous des formes allégoriques plus ou moins heureuses.

Cette idée ainsi traitée par M. Veber, dans une note charmante, a semblé une redoutable polémique à quelques-uns des excellents jurés qui ont communiqué leur tremblement au reste du jury. Bref, la toile déclarée fort belle a été refusée.

Les jurés se sont sans doute renseignés ensuite, ils ont probablement pris conseil des diplomates et ceux-ci n'ont vraisemblablement pas eu de peine à se rendre compte que l'œuvre d'un peintre bien peinte et bien pensée, pour être est, qu'après une seconde et une troisième présentation au jury, le tableau de M. Veber a été définitivement admis.

Cet incident aura certainement au peintre de voir la foule accourir, en masse, devant son tableau des Tourterelles de l'exposition.

NOS ÉCHOS

Parlement.

Le Sénat réside en vacance. La Chambre, elle, était convoquée hier pour discuter le projet de loi sur l'introduction en franchise, temporairement, de semences destinées à l'agriculture, et celui de M. Ripert et Martinez sur l'incompatibilité entre les fonctions judiciaires et les fonctions politiques.

Dans les commissions on a travaillé. Celle de Fomento propose d'accorder à la Société Cooperativa Telefónica Nacional l'autorisation de prolonger ses lignes dans les départements de Canelones, San José et Florida. Celles de Fomento et d'Industria réaménagent, ont approuvé le rapport rédigé par M. Lucas Herrera sur la demande de prorogation (à 60 ans) de la société J. B. Mollet et Cie, formée pour la construction et exploitation du port de Sance.

En revanche les Commissions de Législation des deux Chambres qui devaient se réunir pour traiter ensemble la question de destination de divers professeurs de l'université n'ont pu siéger. Don *Quorum* toujours disposé à l'école buissonnière faisait défaut.

No le gustaba.

Benito Russo est un alerte gaillard d'origine argentine. Malgré cette origine, un commissaire du département de Canelones réunit par deux fois à l'arracher à la charpie pour le voler au fusil. C'est ainsi qu'il faisait partie, il y a deux jours encore du bataillon «Président».

Ce ne faisait point, paraît-il, l'affaire de Russo. Il l'a prouvé vendredi en se réfugiant au consulat argentin au moment où son bataillon passait devant la porte d'icelui.

Informé des faits, M. le général Perez a ordonné qu'on le laisse en paix.

Tres-bien.

— Vous avez raison, et je ne l'avez jamais saisielle sous qu'elle me dise merci.

— La discussion dévie, reprit M. Trayaz. En nous as dit qu'il y avait trois sortes d'hommes: arrivons à la troisième.

— Ça sont, mon oncle, ceux qui la fortune a tellement comblés qu'ils ne réussissent pas à manger leurs revenus; ils ne savent que faire de ce qu'ils ont, le morceau est trop gros pour qu'ils l'avalent. Quand Sancho Pança fut invité aux noces de Gamache, il aborda un des cuisiniers, et avec la politesse d'un estomac affamé, il le pria de permettre qu'il trempât une croûte dans une de ces marmites. Prenant une casserole, le cuisinier la plongea dans le chaudron et l'en retira pleine. — Tenez, ami, d'ajoutez de cette

— Comme, en attendant l'heure du dîner — «Grand merci, reprit Sancho, mais je ne sais où mettre tout cela.» Il était à la fois heureux et mari. Il se faisait un devoir de venir à bout de sa casserole, qui contenait trois poules et deux oies, et il découvrait avec mélancolie que le fils de sa mère n'avait qu'une bouche.

M. Trayaz devint pensif: c'était à peu près son histoire. Après un instant de silence: «A ce compte, mon beau jardinier, tu me plains.»

— Je me trompe bien, répliqua l'audacieux jeune homme, on vous êtes le plus pauvre des riches ou le plus riche de tous les pauvres. Mais vous avez le plaisir de nous nuire.

— Tu n'es pas à la conversation, Hugnette, cria M. Trayaz à sa petite-niece, en lui lançant un macaron qu'elle attrapa adroitement

LICEO FRANCO-URUGUAYO

Datum 127

COLEGIO PARA SEÑORITAS
Este establecimiento, franco-español ha sido dirigido por la inteligente educadora Señora María Triguera de Arce. Todas las maestras son diplomadas. Además de las clases generales en francés, español, matemáticas, música en toda extensión, dibujo, plástica, profesorado. Clases universitarias, etc.
Con este establecimiento para señoritas se unen en la República.

INSTITUTO UNIVERSAL

Uruguay 283 a 291

COLEGIO PARA VARONES
Clases generales universitarias, filología, profesorado en francés, español, matemáticas, música. Visiten los pabellones educativos y se convencerán de sus excelentes condiciones. En ambos colegios se reciben pupilos, internos y externos. Precios módicos.
AGUSTIN M. VASQUEZ, Director.

Autour de l'hôpital.

Il y avait foule avant-hier après midi, à l'angle des rues Maciel et 25 de Mayo pour assister à la remise à l'hôpital d'un important convoi de blessés, apportés du Central à l'asile par les wagons du Tramway du Nord. Le convoi se composait de 36 blessés et 5 malades des deux des forces placées sous les ordres du commandant Lelen.

Voici la liste officielle des blessés:
Mayor Cayetano Giordano; capitán Alejandro C. Lopez; teniente Santiago Canepa; subtenientes Julio Amorin, Pedro Labarthe, Julio Freire, Antonio Gil Rodriguez, Atais Belmonte Carvallo y distinguido Adolfo Freire.

Tropa: Juan Francisco, Félix Velasco, Telmo Nuñez, Fausto Primatost, Juan Cambiaso, Francisco Ruiz, Abino de Lima, Luis Lospidea, Felipe Sanceda, Luciano Guillermo, Simplicio Godoy, Anastasio Rodriguez, Inocencio Portillo, Juan M. Rivera, Bernardino Lima, Alfredo Martinotti, Simeon Saturno, Polcarpo Silva, Juan P. Silva, Justino Rodriguez, Narciso Rosas, Manuel Rosas, Dionisio Rivaró, Antonio Ganibet, Marcelino Vargas, José Villanueva, Juan Vallejo, Manuel Bazar, Alfredo Benvenuto, Basilio Falcón, Miguel Carneiro.

Les soins les plus attentifs et les plus intelligents ont été prodigués immédiatement à ces nouveaux hôtes par le personnel de l'hôpital. L'état de plusieurs de ces malheureuses victimes des dissensions intestines est assez grave.

On dit.

— Que la semaine prochaine M. Manuel Otero sera nommé ministre plénipotentiaire au Brésil, *Huiri curra esse doctor*, et ce sera justice.

— Que le prix Lavalleja sera gagné aujourd'hui par ceux qui ont couru par *Verba Anarga* si *Guayra* qui va débiter ne lui donne pas le pion.

Vie Sociale.

Nous apprenons avec le plus vif plaisir que M. Albert Dupuy, fils de M. Julien Dupuy, président de la Société française de Secours Mutuels, dont un refroidissement avait un moment compromis sérieusement la santé se trouve hors de tout danger. Quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus.

— Tout le Montevideo social est en deuil pour la mort d'Elvira Pineyro, impitoyablement enlevée, à 21 ans, à l'affection des siens et à l'admiration qu'inspiraient à tous sa grâce et sa beauté. Le vers de Malherbe est toujours vrai: «La mort a des rigueurs à mille autres pareilles».

— Trois décès sont en un jour:
Orde François Etiez, 48 ans, marié, Santa Fe, 88; — Marie Anne S. de Guiter, 81 ans, veuve, Canelones 127; — Pierre Hourquebie, 58 ans, marié Magallanes, 11.

Bons apôtres.

Lagos — Victorio pour les fons baptismaux — avait trouvé un ingénieux moyen de

Vendite du «Courrier Franco-Oriental»
(25) Du 30 Mai 1907

VICTOR CHERBULIEZ

APRÈS FORTUNE FAITE

Il n'y eut pas jusqu'aux grâces de Hugnette qui lui parussent artificielles et de fabri-

quo. Au demeurant, si l'impression qu'il éprouvait n'était pas bonne, celle qui donnait n'était pas meilleure. On eût dit un oap pris au piège, qui avait son erreur et sa fosse et voudrait bien savoir par où l'on s'en va.

«Il a l'air un peu fou, dit tout bas Mme Lejail à sa sœur.

— Et ses yeux ont des griffes», répondit-elle.

A table, il se trouva placé entre Mme de la Farle et Hugnette. Cette jolie fille ne lui attirait aucune attention à lui, s'appliquait à lui prouver qu'il n'existait pas pour elle, Mme de la Farle, au contraire, l'examinait à la dérobée; elle constata que, si ce jardinier avait des griffes dans les yeux, il ne manquait pas de tenue, qu'il était très proprement et soigné, beaucoup plus mains et ses ongles.

Elle n'était pas seule à l'étudier. Il s'avisait que par intervalles tous les regards étaient braqués sur lui, qu'on l'observait avec une curiosité plus indiscrette que bienveillante.

«Qu'on m'en dise, dit-il, se déviant ainsi, se dit-il. Eh! j'y pense, ils sont tous persuadés que je suis venu réclamer ma part du gâteau. Quels imbéciles!»

Tout en le dévisageant, on éprouva du coin de l'œil les yeux de physiognomie de l'Amphitryon; on tâchait de lire sur sa figure ce qu'il pensait du nouveau venu.

Comme tous les hommes qui, dans les aventures de leur jeunesse, ont connu les privations et la faim, et pour qui diner fut quelquefois une bonne fortune, M. Trayaz mettait les morceaux doubles et traitait ses repas comme une affaire, mangeant en silence, avec recueillement.

Ce ne fut qu'à la fin du second service qu'il ayant accompli son devoir et reprenant l'hygiène, il fût tombé sous le regard de Silvere; puis il se tourna vers Mme Limis, assise à sa droite, et lui dit:

«Ne trouvez-vous pas comme moi que ce jeune homme est tout le portrait de sa mère? Un risque de te chagriner, je l'avouerai, mais, frère et sœur, je préfère Marianne à vous tous. Je regrette sincèrement d'être resté d'Amérique trop tard pour la retrouver

eux dans ce pays. Je me souviens qu'un nuit nous courûmes sur la route d'Allemagne, attirés par des cris désespérés. C'était un chasseur de Pantin qu'une bande avait arrêté, romé de coups et de valises.

Nous arrivâmes juste à temps pour l'empêcher d'être assassiné, mais il fallut engager un combat véritable avec les voleurs qui se défendirent si bien que nous ne pûmes en arrêter qu'un.

Il est vrai que le lendemain, grâce aux révélations du prisonnier, je pinai toute la bande.

En même temps, j'avais organisé pendant le jour la chasse aux bonneteurs.

En quelques semaines, je fis des rafles successives et tellement importantes que le syndicat des bonneteurs se trouva tout désorganisé.

Mes agents et moi, nous tombions sur eux à l'improviste, en dépit des sentinelles placées pour signaler notre arrivée.

Les bonneteurs imaginèrent alors un autre truc.

Toute la journée, un clairon se tenait sur des fortifications, sonnant à pleins poulmons l'air